

# Prix Jacques Chessex 2016

Senta Lenstra

Elève de 3<sup>e</sup> année de l'Ecole de Maturité,  
option spécifique arts visuels

14 mai 1940

Il fait froid. J'ai froid. Je n'ai jamais eu aussi froid de toute ma vie. J'ai froid jusqu'aux os. Cela me serre le cœur, me gèle l'âme. Je suis recroquevillé sur moi-même, les épaules poussées contre mon cou. Si je n'avais pas besoin de garder mes pieds sur les pédales, je me serais sûrement roulé en boule.

Je m'agrippe au volant, mais je ne sens ni mes doigts ni la surface métallique. Tremblant, je mets ma main droite devant ma bouche et j'expire lourdement, profondément. La buée de mon exhalation ne chauffe mon membre glacé que de quelques degrés éphémères. J'inspire, mes dents claquent. Et je souffle encore, en vain. Ma main gauche reste sur le volant, mon bras rigide, mes nerfs frigorifiés.

Au-dessus du volant, je vois le pare-brise. La pluie tombe dessus avec une violence implacable. Chaque goutte se fracasse en une kyrielle de gouttelettes, créant un véritable nuage gris. Je ne vois rien du tout, à part la faible lueur vague et bleuâtre des phares. Leur phosphorescence se diffuse dans les mille reflets des dix mille gouttelettes qui tombent sur le capot, sur les lampes, sur la route, nous inondant dans un halo pâle, fantomatique.

Le bruit du déluge s'acharnant sur la voiture est un vacarme constant, menaçant. Le métal du châssis grince à chaque irrégularité de la route. J'ai peur que le tout s'écroule sous l'eau, sous la pression, sous l'insoutenable passage du temps. Le vent siffle aussi : nous n'allons pas vite, mais le soupir profond du vent qui s'infiltré dans la voiture, qui passe au-dessus des roues, qui travaille sur les gonds des portes, ne nous lâche jamais. Tout me travaille. J'expire à nouveau sur ma main, ne serait-ce que pour me reconforter.

Tout à coup, une silhouette noduleuse se dessine sur la fenêtre à ma gauche. Puis, une main émerge de l'enveloppe aqueuse qui nous entoure et heurte la vitre. Les doigts gantés sont écartés et pétrifiés : je le remarque à travers le verre, l'obscurité nocturne et le nuage de gouttelettes. La main frappe encore, un geste désespéré, avant de disparaître.

J'arrête la Ford et donne un coup de coude à mon ami Piet. Il se réveille en sursaut, avant de se rendre compte qu'il n'a pas quitté cet enfer. Il gémit. Malgré sa réticence, il remet sa veste encore mouillée et ouvre la

porte. Le vent entre alors avec toute sa rage ; l'eau avec toute sa glace. Même la lumière algide semble se fourrer dans l'ouverture, non pour m'aider, mais pour me paralyser davantage.

Piet, les yeux plissés, les gouttes l'enrobant dans la seconde, sort avec des gestes rapides et saccadés par l'ouverture qu'il maintient close. Avant même que sa main ait quitté la porte, une autre vient se pousser à l'intérieur du véhicule. La porte est rapidement refermée.

Le bruit s'atténue, laissant place à un murmure dolent. Grelottant de froid, mouillé de la tête aux pieds, le nouveau venu enlève sa veste et la jette au fond de la voiture. Je ne le connais pas aussi bien que Piet ; c'est à peine si je sais son nom. Il s'installe du mieux qu'il peut, visiblement soulagé d'avoir enlevé la veste lourde, qui gît à présent sur le sol, dégoulinant de partout sur la moquette usée. Après tout, il vient de rester une heure sous ce déluge interminable.

J'attends patiemment le signal pour repartir.

« Dieu merci, la relève... » soupire mon voisin en allumant une cigarette. La flamme illumine les gouttes qui pendent de ses sourcils et les plis sous ses yeux. « C'est bon, il devrait être prêt maintenant. »

Je ne réponds pas : je veux être absolument sûr que Piet est bien installé sur le marchepied. À cet instant, sa main tape contre ma fenêtre : on peut repartir.

J'accélère prudemment, avançant aveuglément dans la nuit.

« On voit rien d'ici », remarque mon voisin. « Tes phares servent à rien. »

Je ne réponds pas de toute évidence. Il me tend alors une cigarette, je la prends volontiers. Il l'allume et j'inspire profondément, gardant ma main près de ma bouche.

J'apprécie ce geste : les cigarettes se font rares, ces derniers temps. L'aide et l'altruisme plus encore.

On fume en silence. Je n'essaye même plus d'apercevoir la moindre chose. La pluie, arrêtée à moins de vingt centimètres de nos têtes, s'indigne violemment contre le toit du véhicule. Le vent commence alors à vaciller et je tire maladroitement sur le volant pour essayer de me remettre sur la route que je ne distingue même pas.

« Putain de vent », marmonne mon voisin tout bas.

Je pense qu'il va s'endormir et je ne lui en veux pas. Après tout, il vient de faire le guet sur ce marchepied une heure durant, subissant la lente agonie de la haine des éléments. C'est une chance que nous soyons sept ; sinon je doute que l'on ait pu tenir le coup, avec le froid, la pluie et la fatigue. Je n'ai même pas le pire des rôles, car je suis un des seuls à savoir conduire, l'autre somnolant sur le siège arrière — étant chauffeurs, nous n'aurons pas à tenir le dur vigile du marchepied.

La situation reste affreuse. Je frissonne encore. La cigarette ne me réchauffe pas.

Seulement deux kilomètres, je me dis. Encore deux kilomètres.

Soudainement, une lumière jaune, térébrante, perce le noir et le nuage de la pluie. Je freine rapidement en entendant les hurlements de mes aides, de dehors. Un camion énorme, militaire, s'arrête devant nous. Je vois la silhouette difforme de Piet qui descend du marchepied, puis avancer prudemment, lorsqu'un militaire sort du camion. Je les observe. Après une minute, mon ami revient. Je baisse la fenêtre, juste un peu. Le vent me gifle les yeux, y extirpant des larmes.

« Ils demandaient le chemin vers Tiel ! » exclame-t-il, sa voix étouffée par le bruit du monde qui nous entoure.

« Oh merde... ». Je jure, refermant la fenêtre après avoir jeté ma cigarette. Piet se remet sur le marchepied et tapote une fois la fenêtre. Je repars.

La colonne militaire est imposante à mes yeux, mais je sais que dans le grand plan des choses, elle ne vaut rien. Si ces hommes se déplacent vers Tiel, cela ne veut dire qu'une chose : nous sommes en train de perdre. Malgré cela, je regarde les grands engins, les fusils des hommes, leurs motocyclettes, tout illuminés de derrière par leurs phares jaunes. L'eau ruisselle de partout : de leurs casques, des toits des châssis, des gâchettes. Je vois que les hommes sont dans l'eau jusqu'aux chevilles. Leurs bottes, leurs roues poussent difficilement contre l'eau qui bouge toujours, constamment, cachant tout obstacle, que ce soit une bosse ou le bord de la route.

Mon voisin s'est endormi : il ronfle. Sa cigarette, éteinte, est oubliée entre deux doigts. J'accélère, on passe l'intersection d'où surgit la colonne, gardant l'oreille tendue pour le moindre cri. Nous roulons ainsi quelques moments. J'oublie que la voiture assourdit le tambourinement de la pluie, qui me paraît de plus en plus forte avec chaque seconde qui passe. Elle tape partout, contre le verre, le métal, dans ma tête, mes pensées et mon espoir. Je me dis qu'il va falloir faire évacuer nos familles, nos enfants, nos malades dans ces conditions. Nous avançons tellement lentement, si aveuglément, si désespérément que je me demande si nous pourrions devancer les bombardements, les fusillades, les explosions. Je me demande si l'on peut mettre assez de monde dans cette voiture. Je me demande si l'autre, que nous cherchons, servira à quelque chose dans cette pluie. Je me demande si le métal arrête les balles, si le verre tiendra, si les pneus crèveront.

« Halt ! Halt ! HALT ! »

Les mains de deux hommes martèlent la carrosserie, des deux côtés. Je freine de toutes mes forces instinctivement. L'automobile continue son chemin, glissant dans la fange. Mon voisin se réveille avec un sursaut.

« 'Se passe quoi !? » demande-t-il, regardant dehors.

Les phares ne montrent rien. Je n'entends que la pluie. Un des hommes endormis sur le siège arrière ronfle, puis rien.

« Reste ici ! » lui ordonné-je, ouvrant la porte à moitié.

« Avec plaisir... ». Il se roule en boule pour se rendormir sans se soucier de ce qui nous bloque le chemin.

Mon pied traverse l'eau glaciale avant de se poser dans la boue épaisse. Piet me rejoint et, avec sa torche, il illumine une vache qui se tient au beau milieu de la route.

Mouillée, pétrifiée, elle nous regarde avec de grands yeux vides et apeurés. Ses oreilles sont baissées, sa tête basse. Hésitante, elle recule, puis meugle de toutes ses forces.

C'est seulement alors que j'entends les autres. Il y en a une centaine, un millier. Les meuglements nous entourent, le bruit des bêtes dominant celui de la pluie. Une deuxième vache traverse alors la route, ignorant la voiture, ignorant celle qui nous observe, regardant tout droit, beuglant à tue-tête. Elle avance avec une telle obstination qu'elle casse l'eau, la fracturant, la jetant dans les airs. Sa grande forme est couverte de crasse, qui déjà s'enlève à cause de la pluie. Mais elle retourne dans les champs qui nous entourent, se plongeant jusqu'aux épaules dans la boue. Puis, elle disparaît dans l'obscurité opaque, ne laissant que sa voix qui transperce tout.

« Ils ont commencé à évacuer les troupeaux... ! » s'exclame Piet. « Les vaches... Elles sont partout... »

Je ne les vois pas, mais leurs voix suffisaient pour me faire sentir leur présence comme si elles avaient été pressées contre moi. Je suffoque.

Je rentre dans la voiture aussi rapidement que possible. Mes bottes sont trempées, mes chaussettes aussi. J'entends encore les cris. Je les entends tous. J'entends l'eau qui tombe de partout, j'entends tout malgré l'isolement sonore de l'automobile. Je l'entends comme si j'avais la tête submergée, sauf que c'est le monde qui se noie. Je l'entends.

Mon ami tape encore une fois sur la fenêtre. La vache, que je distingue maintenant seulement parce que je sais qu'elle est là, reste pétrifiée. Prudemment, estimant à grande peine où se situe le bord de la route, je l'évite. En passant à côté, je vois ses yeux pleins de peur, de larmes, de tout.

On continue encore plus lentement. Trois kilomètres par heure. Toutes les cinq minutes, on s'arrête pour changer les rôles. Toutes les quatre minutes, j'allume une nouvelle cigarette, jusqu'à ce que mon voisin n'en ait plus à offrir. Toutes les trois minutes, je me demande si la voiture qu'on cherche en vaudra la peine. Toutes les deux minutes, j'imagine ma mère, qui se demande sûrement si je serai de retour à temps. Je vois les malades et les vieux, évacués. Je vois les autres, qui se demandent comment ils feront pour marcher jusqu'à Utrecht. Chaque minute, je revois Rotterdam brûler devant mes yeux. Je compte les morts. Je compte les larmes.

15 mai 2016